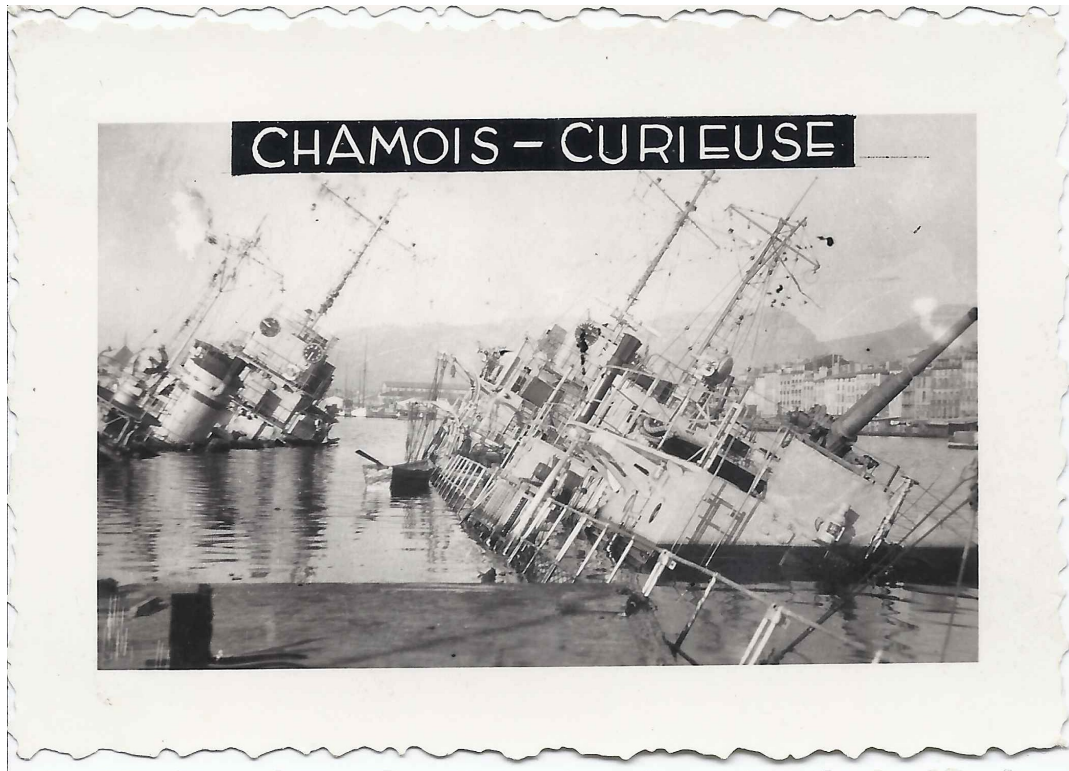


**Julien PRIN**



**Voici comment j'ai vécu  
le sabordage de la flotte à Toulon**

## Une petite histoire de la grande Histoire :

### Voici comment j'ai vécu le sabordage de la flotte à Toulon

J'étais engagé volontaire et j'avais 18 ans au moment des faits.

Fraîchement sorti du cours de timonier effectué sur le cuirassé [Provence](#) fin septembre 1942, j'embarquai sur l'avisodragueur de mines [La Curieuse](#) dépendant de la Division Métropolitaine de Police, basée à Toulon et placée sous les ordres du préfet maritime.

Avec d'autres avisos, notre poste d'amarrage était au quai du Petit Rang, situé à l'est du carré du port de la Vieille darse.

L'avisodragueur [La Curieuse](#) était un petit bâtiment de 700 tonnes environ, à faible tirant d'eau, conçu pour naviguer le long des côtes et sur les fleuves côtiers.

Sa propulsion était assurée par 2 moteurs diesel, qui à l'époque fonctionnaient avec un mélange de gas-oil et d'huile de ricin.

Son pont était légèrement arrondi sur les bords et son château passerelle était très haut sur l'eau.

Par mauvais temps il roulait très fort et plongeait dans la vague.

Son armement était constitué d'un canon de 100 millimètres sur l'arrière, de 2 affûts de mitrailleuses doubles de 13,2 millimètres sur la passerelle, de mortiers lance-grenades sous-marines disposés de chaque côté du pont et de chemins de lancement de grenades à l'arrière.

De plus, il était équipé de tout un matériel de dragage.

Il était également muni d'un appareil de détection sous-marine actionné à la main.

Son équipage était de 50 hommes environ.

Il était commandé par le capitaine de corvette Juin.

A la mer, mon poste était d'assurer la veille à la passerelle et la transmission et réception des signaux optiques.

Quant à mon poste d'évacuation, il consistait à aider le patron timonier dans la destruction des documents secrets.

Le 11 Novembre 1942, suite de l'approche des forces allemandes de la place forte de Toulon, un ordre de se préparer à saborder les bâtiments a été diffusé.

Des équipes de sabordage ont été constituées, prêtes à entrer en action, moi-même, j'ai procédé à la destruction des documents secrets du bord par incinération dans la chaudière de l'avisodragueur [Yser](#), amarré à proximité de nous.

C'était un vieux navire à chaudière à charbon destiné au remorquage de saucisses d'observation.

Attente ! ... Contre-ordre ! ... Pas de sabordage.

Les Allemands étaient restés aux portes de Toulon.

Reconstitution de notre stock de documents secrets, maintien des équipes de sabordage.

En cette période trouble, des mesures de protection de la rade de Toulon et de ses abords avaient été prises.

Des compagnies de débarquement avaient été constituées avec des membres des équipages des différents bâtiments encadrés par du personnel fusilier.

Leur rôle était de renforcer la ceinture défensive du grand Toulon.

Des postes de [DCA](#) avaient été installés.

La DMP était chargée d'assurer la surveillance au large de l'entrée de la grande rade.

Pour cela les avisos [Chamois](#), [L'Impétueuse](#) & [La Curieuse](#), armés en guerre, effectuaient à tour de rôle cette surveillance dite de Grand'Garde, entre les îles Porquerolles et La Ciotat.

Elle consistait à signaler toute approche insolite de bâtiments, d'avions ou sous-marins en plongée et d'attaquer sur ordre.

Le 26 Novembre 1942, nous étions de Grand'Garde et cela depuis deux jours.

Nous naviguions sur notre rail, en vue de la terre.

Dans la journée, un avion allemand est venu nous survoler.

Rappel au poste de combat ... pas d'action agressive.

Vers 17H00, le sémaphore du Cap Cepet nous appelle par signaux lumineux.

J'étais de veille à la passerelle....

Timonier.

Aux signaux...

Je saute sur le projecteur...

Cepet émet...

« BT DE MARINE TOULON A LA CURIEUSE STOP RALLIEZ IMMEDIATEMENT TOULON STOP »

Le commandant s'étonne...

Il nous reste un jour à assurer notre surveillance avant la relève...

Route sur Toulon.

La nuit était tombée.

Nous avons à peine franchi la grande passe (aussitôt refermée par des estacades tirées par un petit remorqueur de la DP [Direction du port]) que nous entendions des bruits d'avions dans le ciel.

Nous nous amarrons au Petit Rang, à couple de [L'Impétueuse](#), le cul à quai.

Il se passe des choses... Mais quoi ? ...

Au milieu de la nuit du 26 au 27 novembre, nous sommes appelés au poste d'appareillage.

Les aussières d'amarrage sont dédoublées.

Toujours des bruits d'avions dans le ciel...

Des éclairs de projecteurs...

Des explosions vers les passes.

Vers 05H00, de la passerelle, nous voyons de l'agitation du côté de la passe des sous-marins du Mourillon.

Certains sous-marins tentent d'appareiller...

De notre côté, nous balançons les machines...

Prêt à larguer les amarres.

Nous attendons...

Vers 05H30 des signaux lumineux clignotent aux vergues du cuirassé [Strasbourg](#)

« ORDRE DE SE SABORDER HISSEZ LE PETIT PAVOIS »

Le message est également diffusé par radiophonie.

Déjà des explosions se font entendre sur rade...

Le Commandant, qui est à la passerelle, m'appelle :

« Timonier... Allez vite sonder sur l'avant et à l'arrière ! ... En vitesse ... J'ai dit »

Je prends une ligne de sonde et cours sur l'avant...

4 mètres à peine.

À l'arrière... 2 mètres 50 tout juste...

Nous ne risquons pas de couler bas, pense le Pacha...

Poste de sabotage...

Les équipes constituées placent leurs charges d'explosifs, ouvrent et bloquent des vannes.

Il s'agit de détruire le navire sans faire exploser les munitions qui se trouvent à

bord, ce qui serait une catastrophe pour la ville toute proche.

Pensez : les avisos dragueurs avaient chacun à leur bord 80 grenades anti-sous-marins de près de 80 kg l'une, sans compter les munitions ordinaires.

L'ordre est donné de détruire l'armement...

Les canonniers sabotent la pièce de 100 millimètres, les mitrailleuses, les télémètres, les mortiers.

A la passerelle, nous cassons les instruments de navigation, le sonar, les projecteurs...

De mon côté, une fois de plus, je vais brûler les documents secrets dans la chaudière du *Strasbourg* et ensuite, je vais aider mes camarades à hisser le petit pavois (pavillons tricolores à la proue, en tête du grand mât et à l'arrière).

J'en profite pour piquer la flamme de guerre que je garde en souvenir.

Le jour commence à se lever sur la rade.

Les explosions succèdent aux explosions.

Le ciel est chargé de fumée, c'est dantesque ! Je pense avec angoisse à mon frère aîné, 20 ans, quartier-maître fusilier embarqué sur le croiseur *Dupleix* amarré dans l'arsenal, darse de Missiessy, nous sommes embarqués sur la même galère.

Le commandant donne liberté de cambuse à l'équipage.

En cette période de pénurie alimentaire, c'est la bien venue et nous nous ruons sur la cambuse où nous remplissons nos estomacs.

Dans la cohue je réussis à récupérer quelques boîtes de conserve, dont une grosse boîte de thon.

A terre, des Toulonnais commencent à s'amasser le long des grilles du quai.

Nous leurs donnons des vivres et des couvertures.

Vers 8 heures, nous évacuons le bord en emportant notre sac.

Les équipes de sabotage attendent l'ordre de mise à feu des explosifs.

Il est grand temps...

Nous devons être l'un des derniers bâtiments encore à flot...

Sur le quai, nous voyons arriver avec surprise 2 Allemands sur un side-car, fusil-mitrailleur en batterie.

Ils nous regardent, l'air hébété... ne sachant que faire...

La première explosion retentit à bord.

Le bateau frémit.

À côté, les autres avisos commencent à s'enfoncer et à se coucher, puis s'immobilisent à tout jamais, les superstructures hors de l'eau.

*La Curieuse* fait de même, pavillon haut, comme tous les bâtiments sur rade.

Il fait jour. Des clameurs montent de la ville « Vive la Marine ».

Nous avons le cœur gros.

Soudain, parmi l'équipage quelqu'un crie : « La croix de Guerre de l'avisos est restée dans la chambre du Pacha ! »

Cette dernière est située sous la passerelle.

Un quartier-maître réussit à remonter à bord et à récupérer la précieuse décoration.

Il faut dire que *La Curieuse* avait reçu cette décoration suite à l'éperonnage d'un sous-marin allemand, fait survenu en Méditerranée au début des hostilités.

D'autres Allemands motorisés arrivent...

Chose curieuse, aucune réaction hostile à notre égard...

Tous les équipages des avisos étaient à terre.

Nous sommes regroupés par nos gradés, puis, encadrés par des Allemands, à pied, colonne par 3, sac au dos, nous remontons le cours Lafayette au milieu des Toulonnais émus et de plus en plus nombreux.

C'est à ce moment qu'une petite jeune fille réussit à s'approcher de moi et à me demander si elle pouvait faire quelque chose pour me rendre service.

Je lui communiquai l'adresse de ma famille résidant dans l'est afin qu'elle puisse lui donner de mes nouvelles.

En remerciement, je lui donnais ma grosse boîte de thon.

C'est ainsi que mes parents apprirent que j'étais en vie.

Par la suite, j'ai revu cette petite Toulonnaise qui est devenue ma marraine de guerre.

Nous sommes conduits à la caserne Grignan puis entassés dans les bâtiments.

Devant chaque issue, des mitrailleuses allemandes sont mises en batterie.

Nous voyons arriver successivement d'autres contingents de marins parmi eux les équipages ayant formé les Compagnies de débarquement.

Moins heureux que nous, ils n'avaient pas pu sauver leur sac.

Dans le courant de la matinée arrive une colonne de voitures amphibies allemandes, sur lesquelles sont juchés les élèves de l'École navale, en grande tenue, la cape sur les épaules.

C'est impressionnant.

Nous nous sommes organisés pour le ravitaillement et l'hébergement grâce aux vivres et au matériel de la caserne.

Vers le 3ème jour, les Allemands ont relâché leur surveillance.

Quelques-uns d'entre nous ont pu faire la belle.

Beaucoup de marins démunis ont pu s'équiper en mettant à sac le magasin d'habillement de l'armée.

Quelques jours après notre internement, des accords étant intervenus avec les occupants, l'on nous a regroupés par région, et par trains spéciaux nous avons rejoint nos foyers après avoir été mis en congé d'armistice.

La suite est une autre histoire qui m'a conduit à revoir Toulon et l'épave de mon aviso, à subir tous les bombardements de la ville en tant que marin pompier, puis à participer à sa libération.

Conclusion de mon récit :

Si le sémaphore du Cap Cepet nous avait transmis :

« RALLIEZ IMMÉDIATEMENT ALGER »

Au lieu de :

« TOULON »,

il y aurait eu une épave de moins au fond de la Vieille darse.

À mon avis, une des raisons qui a conduit à ce drame est que, dans la Royale, la rancune contre la perfide Albion était très tenace à cette époque.

Rappelez-vous : sans remonter jusqu'à Jeanne d'Arc : Dunkerque, Plymouth, [la bataille de Mers el-Kébir](#).

Julien PRIN  
(4 novembre 2006)